

128. E. 250.

L' H O M M E
EN DEUIL DE LUI-MÊME,
COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

PAR MM. DUMANIANT ET HENRION.

*Représentée, pour la première fois, à Paris, sur
le théâtre de l'Impératrice, le mardi 15 août
1806.*

A P A R I S,

**Chez BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, derrière le
théâtre Français, n°. 51.**

1806.

132110-B

PERSONNAGES.

DULIS aîné.

AUGUSTE DULIS.

FRONTIN, valet d'Auguste.

BERNARD, maître d'hôtel garni.

GRIMAUD, huissier.

Mad. de **VERNEUIL.**

ACTEURS.

M. Bosset.

M. Clozel.

M. Picard jeune.

M. Picard aîné.

M. Valville.

Mlle. Delille.

La scene est à Lyon, dans un hôtel garni.

L' H O M M E

EN DEUIL DE LUI - MÊME.

Le théâtre représente un salon ayant quatre portes , sans compter celle du fond.

S C E N E P R E M I E R E.

AUGUSTE, BERNARD.

B E R N A R D .

Vous arrivez , monsieur ?

AUGUSTIN , *en militaire , parlant avec l'accent provençal.*

A l'instant.

B E R N A R D .

A franc étrier ! vous devez être las ?

A U G U S T E .

Pas du tout. Cependant, je serais bien aise que vous m'indiquassiez la chambre que vous voulez que j'occupe.

B E R N A R D .

J'en ai quatre qui donnent dans ce salon , toutes quatre également belles , également commodes : vous pouvez choisir. Sans déprécier mes confrères , j'ose vous assurer , que dans tout Lyon, vous ne trouveriez pas un hôtel garni comme le mien ; un amateur qui part pour Paris , a pris des notes sur mon celier, sur ma cuisine, sur mes procédés nouveaux en pâtisserie , et il m'a promis de me recommander à l'auteur de l'Almanach des Gourmands.

A U G U S T E .

Je vous jugerai au dîner. Mais une chambre, s'il vous plaît, voilà le plus pressé ; je prendrai celle-ci.

(il indique celle qui est à sa gauche.)

B E R N A R D.

Cela n'est pas possible.

A U G U S T E.

J'avais le choix, disiez-vous.

B E R N A R D.

J'oubliais que depuis hier cette chambre est occupée par un jeune homme d'Avignon.

A U G U S T E.

Par un jeune homme d'Avignon ?

B E R N A R D.

Connaissez-vous ce pays-là ?

A U G U S T E.

Un peu, j'y suis né.

B E R N A R D.

Et moi aussi.

A U G U S T E.

Avez-vous entendu parler des Dulis !

B E R N A R D.

Ils sont trois frères.

A U G U S T E.

Vous êtes bien instruit.

B E R N A R D.

Cette famille-là m'intéresse singulièrement.

A U G U S T E.

A quel titre ?

B E R N A R D.

L'aîné porte le nom de la famille, garçon estimable, et dont je fais un cas particulier ; le cadet se nomme Victor, assez bon diable, dit-on, il court le monde, on ne sait s'il vit encore ; le plus jeune, qui s'appelle Auguste, habite Paris, c'est un mauvais sujet.

A U G U S T E, *d part.*

L'impertinent !

B E R N A R D.

Impertinent ? il pourrait bien avoir aussi ce défaut-là ; mais je lui pardonnerais, s'il payait ses dettes.

A U G U S T E.

Comment ? il vous doit quelque chose ? (*d part.*) Je ne dois rien à cet homme-là.

B E R N A R D, *se fouillant, à lui-même:*

N'ai-je pas ses effets sur moi?... Non, ils sont entre les mains de l'huissier.

A U G U S T E.

J'ai été très-lié avec cet Auguste, j'étais chargé de ses affaires, et il ne m'a jamais parlé de vous.

B E R N A R D.

Je me nomme Bernard.

A U G U S T E.

Auguste ne devait rien à Bernard.

B E R N A R D.

Non, pas à moi directement, mais à feu Guillaume Ducroquet, dont j'ai, il y a vingt ans, épousé la fille; elle est morte, dieu veuille avoir son âme. Mais dans les papiers de la succession se sont trouvés compris deux effets de cinq mille francs chacun, soucrits par ledit Auguste; lesquels effets ont été bien et dûment protestés en tems opportun: le par corps est obtenu; rien ne manque enfin que la présence du débiteur. Où le trouver, ce mauvais sujet d'Auguste?

A U G U S T E.

Point d'épithète, je vous en prie; Auguste fut mon ami, je défendrai et je vengerai sa mémoire contre quiconque osera l'outrager.

B E R N A R D.

O ciel! il est mort? cela est affreux!

A U G U S T E.

Comment? affreux?

B E R N A R D.

Il est indigne d'un galant homme de mourir sans payer ses dettes.

A U G U S T E.

Vous avez raison: il y a tant de gens qui n'en vivent que mieux, en ne payant pas les leurs.

B E R N A R D.

Au moins, ils se mettent en règle. Mais vous me trompez, Auguste n'est point mort.

A U G U S T E.

Il le saura mieux que moi, qui ai été chargé des détails

de la pompe funèbre ; que moi qui vais porter le deuil de cet infortuné.

B E R N A R D .

Il est donc mort subitement.

A U G U S T E .

A-peu-près, d'un coup d'épée. Je vais à Avignon pour en instruire la famille.

B E R N A R D .

Vous n'irez pas si loin , l'ainé loge-là. (*montrant la première chambre à gauche.*)

A U G U S T E .

Ah ! ah ! (*d part.*) Déjà !

B E R N A R D .

Il est arrivé d'hier ; il est chez lui, je vais l'avertir.

A U G U S T E .

Un moment, donnez-moi auparavant une chambre ; je veux faire un peu de toilette, je ne puis me présenter à M. Dulis dans cet écat. Je m'établis ici. (*il indique la première chambre à sa droite.*)

B E R N A R D .

Pas possible.

A U G U S T E .

Toutes ses chambres étaient vides il n'y a qu'un moment, et elles vont se trouver toutes occupées.

B E R N A R D .

Celle-ci est destinée à une dame qui arrive ce matin, je la désobligerai si je la mettais ailleurs ; mais si vous voulez une de ces deux autres... (*il indique la chambre du fond.*)

A U G U S T E .

La première venue, que m'importe !

B E R N A R D , *indiquant celle à gauche.*

Voulez-vous voir si celle-ci vous convient ?

A U G U S T E .

Telle qu'elle soit, elle me conviendra.

B E R N A R D .

Il faudrait que vous fussiez difficile pour ne pas vous en contenter ; l'ambassadeur Turc y a couché lui-même en personne. J'ai eu l'honneur de l'entretenir une demi-heure, sans qu'il m'interrompît ; c'est dommage qu'il n'entendit

pas le français , car ma conversation avait l'air de l'amuser ;
il me regardait en riant.

AUGUSTE.

Quand l'Ambassadeur avait envie d'être seul , lui faisiez-vous le plaisir de vous retirer ?

BERNARD.

Je le comprenais au moindre signe , et je lui tirais ma révérence.

AUGUSTE, *lui faisant un geste qui indique la porte de sortie.*

Hé bien ! traitez-moi comme vous traitiez l'Ambassadeur , et, ajoutez à cette complaisance, celle de faire porter ma valise dans ma chambre.

BERNARD.

Avec plaisir. Resterez-vous long-tems ici ?

AUGUSTE.

Tout aussi long-tems que je m'y plairai.

BERNARD.

En ce cas-là, je suis votre hôte pour le reste de votre vie.
(*A part en sortant.*) J'ai vu ce jeune homme quelque part.

SCENE II.

AUGUSTE, *sans accent.*

Dieu m'en préserve ! Quel insupportable bavard ! Je ne m'attendais pas que mon changement de nom allait si promptement me tirer d'un embarras sur lequel je n'avais pas compté. Il eut été plaisant de me voir incarcéré par cet homme dont je ne soupçonnais pas être le débiteur. J'ai quelque intérêt à me cacher ; mais je veux avoir le choix de ma retraite. Il faut voir mon frère. Sa porte s'ouvre.

SCENE III.

AUGUSTE, DULIS.

AUGUSTE.

J'allais frapper chez toi ; tu me préviens.

DULIS, *en frac de couleur , en des sous noir.*

Quoi ! c'est toi, mon cher Auguste ? je ne t'attendais que dans huit jours , mais que signifie ce costume militaire ?

AUGUSTE.

Tu sauras tout ; mais ne me nomme ni ton frère , ni Auguste.

DULIS.

Aurais-tu quelque mauvaise affaire ?

AUGUSTE.

Je ne m'en connaissais pas il y a un quart d'heure ; mais le maître de cet hôtel, sans savoir qui je suis, vient de m'apprendre qu'il est mon créancier.

DULIS.

Je savais cela.

AUGUSTE.

Que le par corps est obtenu.

DULIS.

Il est homme à le faire mettre à exécution, il aime l'argent.

AUGUSTE.

S'il l'aime autant qu'il aime à parler...

DULIS.

Un peu plus encore. Je n'ai pas de fonds disponibles, cela me contrarie.

AUGUSTE.

Je le paierai sur la succession que nous allons toucher.

DULIS.

Une misérable chicane va nous faire éprouver un retard de trois mois ; j'allais te l'écrire.

AUGUSTE.

Bernard attendra : ce n'est pas lui qui m'inquiète. Tu sais avec quelle chaleur je t'ai parlé dans toutes mes lettres de madame de Vernéuil.

DULIS.

Les amans exagèrent.

AUGUSTE.

Je t'en ai dit beaucoup de bien sans doute ?

DULIS.

C'est un prodige, c'est la règle.

AUGUSTE.

Sois convaincu que mes éloges sont bien au-dessous de la réalité.

D U L I S.

Tant mieux pour toi, puisque tu vas l'épouser.

A U G U S T E.

Je craignais si fort de la perdre, que nous nous sommes liés, par un contrat, à un dédit de vingt mille écus, en cas de rupture.

D U L I S.

Je ne t'aurais pas cru si prudent.

A U G U S T E.

Hé bien ! mon ami, cette femme charmante, que j'adore, que j'idolâtre... je renonce à elle, je change de nom, je me fais passer pour mort, pour ne pas l'épouser.

D U L I S.

Deviens-tu fou ?

A U G U S T E.

C'est sagesse au contraire. Elle est d'une vivacité qui ne sympathiserait point avec la mienne ; amant, je lui passais ses caprices ; époux, ils feraient le tourment de ma vie : j'ai fait cette réflexion un peu tard. Et puis, je lui soupçonne une âme sèche, insensible aux malheurs d'autrui, et les vices du cœur ne se corrigent point.

D U L I S.

Moins étourdi que tu ne l'es, tu ne te serais pas si fort pressé de te lier par un contrat à lui payer un dédit aussi considérable.

A U G U S T E.

J'ai fait la faute, je veux la réparer. J'étais convenu avec madame de Verneuil que je ferais un voyage à Lyon avant de me marier ; par un de ces caprices si naturels aux femmes, il lui plaît de changer d'avis ; je persiste dans le mien ; elle s'emporte ; je m'esquive et je pars. Il m'en a coûté pour la quitter, je l'aime encore en dépit que j'en aie ; mais je ne m'en applaudis pas moins du parti que j'ai pris ; cette femme-là m'aurait rendu trop malheureux. Je me suis fait escorter d'un valet qu'elle ne connaît pas. Je roulais mille projets dans ma tête, lorsqu'arrivé à Fontainebleau, je rencontre le cousin Foligny, je lui fais part de mon aventure. « Parbleu, me dit-il, je vais te débarrasser de ta belle ! — Comment ? » Nous nous querellons, nous nous battons et je te tue.

L'Homme en deuil.

B

D U L I S.

Le moyen est infaillible.

A U G U S T E.

Tu entends bien que la querelle est supposée ; mon valet en est la dupe. En sortant de l'auberge, je dis à Frontin que si par hasard je ne reparais point, je lui abandonne mon cabriolet, cinquante louis en argent blanc, dont je l'avais chargé pour payer en route, ainsi que tous mes effets, sous la seule condition qu'il instruirait madame de Verneuil de ma fin déplorable ; le drôle, j'en suis sûr, ne faisait point des vœux pour moi. Tout se passe à merveille : je prends la poste ; j'attends à Nemours une lettre de Foligny, qui, en revenant de me tuer, dicte à Frontin l'histoire de mon combat, se charge de l'épître, et laisse mon valet enchanté de se voir si promptement l'héritier d'un maître dont l'intention n'était pas de le coucher sur son testament.

D U L I S.

Cela est singulier.

A U G U S T E.

Ce qui me contrarie, c'est que j'ai eu la maladresse de laisser à Fontainebleau mon porte-feuille, où sont tous mes papiers et ceux de ce pauvre Victor ; mais comme tous ces papiers sont inutiles à Frontin, il ne se fera pas prier pour nous les rendre.

D U L I S.

L'embarras est de le retrouver, ce Frontin.

A U G U S T E.

Cela me sera facile, je connais ses parens. J'ai passé quelques jours à Nevers pour me remettre un peu en habits et en linge, et tu me vois prêt à jouer ici un autre personnage que le mien.

D U L I S.

Quel résultat attends-tu de cette ruse ?

A U G U S T E.

Le plus simple. Rien n'est si vite oublié qu'un amant qui n'est plus ; madame de Verneuil trouvera un consolateur, de ce consolateur elle fera un époux ; alors, je ressusciterai, et elle ne pourra pas exiger le dédit.

D U L I S.

Et si la fantaisie lui prenait de ne point se remarier.

A U G U S T E.

Une veuve qui est sage, cela est impossible. En attendant, souviens-toi que je suis le cousin Foligny ; je vais porter le deuil d'Auguste. Etre en deuil de soi-même ! la chose est plaisante.

D U L I S.

Il est des personnes ici qui connaissent Foligny.

A U G U S T E.

Comme on m'y connaît, vaguement. D'ailleurs, tu sais que je lui ressemble beaucoup ; j'ai changé ma coëffure pour dérouter tous ceux qui, par hasard, croiraient me reconnaître, j'affecte l'accent provençal du cher cousin. Quant à toi, qui perds un frère chéri, tu vas aussi prendre le costume qui te convient ; tu es à moitié costumé, endosse le frac noir, le crêpe à ton chapeau.

D U L I S.

Il faut que j'aie bien de la complaisance pour me prêter... Songes-tu bien à quoi tu t'exposes en passant pour Foligny ?

A U G U S T E.

Mais à rien, puisque la chose a lieu de son consentement.

D U L I S.

Il trompe toutes les belles qui veulent se laisser tromper.

A U G U S T E.

Je les consolerais, si elles en valent la peine.

D U L I S.

Il a la tête chaude, il s'est fait des affaires par tout.

A U G U S T E.

S'il lui en reste quelqu'une à terminer et qu'on me prenne pour lui, je tâcherai de soutenir la réputation de bravoure qu'il s'est acquise. A cause de la ressemblance, il s'est battu trois fois pour moi ; vous voyez, mon frère, que j'ai de la marge, avant d'être quitte envers lui.

D U L I S.

Te tireras-tu aussi bien d'une querelle avec des huissiers ?

A U G U S T E.

C'est autre chose ; pour n'avoir rien à craindre de ces messieurs, je ne sortirai que la nuit.

D U L I S.

Tu as réplique à tout.

A U G U S T E.

Je vais voir pourquoi l'hôte ne m'apporte pas ma valise.
Voilà ma chambre.

D U L I S.

Il peut y être entré par l'autre escalier.

A U G U S T E.

Des appartemens qui ont une double issue, cela est charmant !

D U L I S , après une courte pause où il réfléchit.

Je te laisse pour quelques instans, mon frère ; une affaire importante me force de sortir. Tu me reverras bientôt. (*il sort par le fond.*)

S C E N E I V.

B E R N A R D , A U G U S T E.

B E R N A R D , sortant de la chambre du fond à gauche.

Monsieur, vos effets sont dans votre chambre. Comme je me suis souvenu que vous n'aviez demandé votre valise que pour faire un peu de toilette, j'ai dit au baigneur de monter, il vous attend chez vous.

A U G U S T E , avec l'accent.

Je vous remercie. (*il va pour sortir.*)

B E R N A R D.

Ne prenez pas au pied de la lettre tout ce qu'il vous dira, c'est un brave garçon, mais, bavard, bavard...

A U G U S T E.

Je crois, c'est un peu le défaut des gens de ce pays. Adieu.

B E R N A R D.

Un mot, seulement un seul.

A U G U S T E.

Lequel ?

B E R N A R D.

Votre nom. Il faut que je l'écrive sur mon registre. C'est une mesure de sûreté qui me plaît beaucoup. Je ne suis pas curieux, mais j'aime à savoir qui je loge. (*il va à une table sur laquelle est un gros registre relié en parchemin, une*

écritoire. Il fauillette le registre en parlant.) Vous vous nommez , monsieur ?...

AUGUSTE.

Foligny.

BERNARD.

Quoi ! vous êtes M. Foligny, de Marseille ?

AUGUSTE.

En doutez-vous ?

BERNARD.

Non, parbleu ! Comment se fait-il que je ne vous aye pas reconnu du premier coup d'œil ? j'avais aussi une idée confuse. Cette diable de coëffure m'avait dérouté, et puis vous n'avez presque plus d'accent. Savez-vous que depuis cinq ans vous n'avez pas changé du tout. Je vous trouve même rajetni.

AUGUSTE.

Je suis charmé que vous me reconnaissiez.

BERNARD.

Est-ce qu'en oublie ses amis.

AUGUSTE.

Nous somme amis ?

BERNARD.

Je vous ai , je crois, donné des preuves de mon affection, et certain petit mémoire , que vous me devez encore...

AUGUSTE.

Que dites-vous donc ?

BERNARD.

Puisque vous venez loger chez moi , c'est que vous avez intention de me payer.

AUGUSTE.

Ce que je dépenserai.

BERNARD.

Et l'ancien aussi.

AUGUSTE.

J'ai logé chez vous. (*d part.*) Le drôle de corps.

BERNARD.

Monsieur veut plaisanter ; mais mon registre fait foi. Vous allez voir si vous n'êtes pas couché tout du long à la septième page. (*il fauillette son registre.*)

Tout le monde lui doit à cet original. Eh ! oui, je payerai pour les autres. Ah ! parbleu ! je saurai t'échapper.

(*Il va à la chambre à gauche du fond.*)

SCENE V.

BERNARD.

J'y suis ; non , cet article est celui d'un cadet du Périgord qui devait me fournir des dindes aux truffes , que j'attends encore , et qui , pendant six mois , a mangé mes poulardes de la Bresse , et bu mon vin de Condrieux ; pour celui-là , je ferai bien de rayer son article. Il est mort insolvable ; quel métier que le mien ? toujours des non-valeurs. Ah ! vous voilà , M. Foligny , ce 17. Lisez. Comment , où est-il donc ? je le reconnais bien là. Toujours sur mes talons quand il avait besoin de moi ; fallait-il solder , il n'y avait plus personne : comme il vient de faire. Heureusement il a de quoi payer , et , puisque je le tiens ; je ne le laisserai point partir sans qu'il m'ait acquitté ses anciens memoires.

SCENE VI.

FRONTIN, BERNARD.

FRONTIN, *en frac élégant.*

Où est-il donc le maître de l'hôtel ?

BERNARD.

C'est moi , monsieur , si vous le permettez.

FRONTIN.

Ma voiture et moi , conduits par la poste , venons de descendre chez vous. J'ai laissé mes gens à Paris , je viens presque incognito dans cette ville. Mon cabriolet est déjà sous la remise , et comme je suis sans domestiques , pour le moment , je suis contraint de venir vous demander moi-même s'il vous reste une chambre vacante pour loger ma seigneurie.

BERNARD.

Votre seigneurie ? Monsieur est au service ?

FRONTIN, *d part.*

Est-ce qu'il me connaît? (*haut.*) Pour qui me prenez-vous?

BERNARD.

Vous aurais-je offensé, en vous prenant pour un colonel?

FRONTIN.

Je vous excuse. Il est vrai que j'ai un certain air martial qui en a trompé bien d'autres que vous. Non, je ne suis point militaire, cet état ne mène pas assez rapidement à la fortune; que voulez-vous, chacun a son faible dans ce monde: j'ai celui de vouloir être riche.

BERNARD.

Ma foi, monsieur, il y a bien des gens qui pensent comme vous, et moi tout le premier. Vous êtes négociant, n'est-ce pas?

FRONTIN.

Négociant? non, il faut s'embarrasser la tête d'une foule de détails fastidieux, étudier Barème, et ma foi cette étude n'a rien de séduisant. C'est pour ses enfans plutôt que pour lui qu'un négociant gagne du bien, et je veux jouir. Ecoutez, on ne vit pas deux fois; l'essentiel est de s'amuser pendant qu'on est au monde.

BERNARD.

Quel est donc l'état de monsieur?

FRONTIN.

Je suis héritier.

BERNARD.

Héritier?

FRONTIN.

Oui, cet état me plaît, il est agréable, lucratif, et quand on a des parens ou des amis qui se font tuer, ou qui meurent exprès pour vous rendre service, on fait son chemin assez rapidement.

BERNARD.

Il me paraît que cela vous réussit.

FRONTIN.

Je ne suis pas fier. Je conviendrai entre nous que je n'étais pas des plus opulens, lorsqu'une petite succession, à laquelle je ne prétendais pas, est venue inopinément me tomber sur la tête, cela m'a mis en goût. J'ai vu en feuil-

letant les papiers du donateur, que je pouvais étendre mes prétentions plus loin. N'est-il pas vrai que je serais un sot, si je ne profitais pas de la circonstance ?

B E R N A R D.

Sans contredit, monsieur, sans contredit ; j'aime beaucoup à hériter, et c'est l'unique consolation que j'aie trouvée dans la perte de la défunte.

F R O N T I N.

Je serai veuf peut-être à mon tour.

B E R N A R D.

Monsieur est marié ?

F R O N T I N.

Non, mais je veux épouser la première femme riche qui se présentera ; je pense comme vous. En cas de malheur, il faut se préparer des motifs de consolation.

B E R N A R D.

Vous voyez les choses de loin.

F R O N T I N.

J'étais autrefois le plus imprévoyant des hommes, je ne songeais point au lendemain. Depuis que j'ai tâté de la fortune, je me suis accoutumé sans peine à ne faire que mes volontés. Je ne veux pas décheoir, cela me paraîtrait dur ; quand on possède de l'or, si l'on a des fantaisies, on les contente. On se lève, on se couche quand on veut ; on dort d'un sommeil paisible. L'aisance ouvre l'esprit et la physiologie. Tout le monde vous fait politesse, parce que chacun espère vous accrocher une parcelle de votre superflu.

B E R N A R D.

Il faut bien que ceux qui en ont de trop, en donnent à ceux qui n'en ont pas assez.

F R O N T I N.

Les riches, tels que moi, n'ont pas le cœur dur ; mais ils veulent que l'on gagne l'argent qu'ils dépensent.

B E R N A R D.

Vous ne regretterez pas celui que vous me donnerez. La chambre que je vous destine est là. (*indiquant la plus éloignée à droite.*) C'est la seule qui soit libre ; et quoique plu-

sieurs personnes importantes me l'ayent demandée, je vous la cède, parce que je trouve en vous un je ne sais quoi qui me plaît.

FRONTIN.

C'est tout simple, un nouvel héritier, qui doit hériter encore, exhale un certain parfum, répand autour de lui un charme qui attire, en dépit qu'on en ait.

BERNARD.

Ce n'est pas cela. C'est un certain rapport d'inclinations et d'humeur.

FRONTIN.

Je le croirais assez. (*à part.*) Est-ce qu'il se douterait ?... (*haut.*) Je vais prendre possession de ma chambre.

BERNARD.

Un moment, de grace.

FRONTIN.

Est-ce qu'elle n'est pas prête ?

BERNARD.

Pardonnez moi. Votre nom, s'il vous plaît. Diable, je ne dois pas manquer...

FRONTIN.

Très-volontiers. Hé bien, écrivez Front...

BERNARD.

Hein ?

FRONTIN.

Qu'avez vous dit ?...

BERNARD.

Rien.

FRONTIN.

Quoi ! vous avez écrit Front ?

BERNARD.

Vous me l'avez dicté.

FRONTIN.

Front, est un mot que j'ai souvent à la bouche. C'est un espèce de tic, un juron, si vous voulez. Ecrivez Auguste Dulis.

BERNARD.

Vous avez dit ?

FRONTIN.

Auguste Dulis. Êtes vous sourd ?

L'Homme en deuil.

C

B E R N A R D .

Pas possible !

F R O N T I N .

Je le croirais pourtant ; car il semblerait que vous ne m'avez pas entendu.

B E R N A R D .

Vous seriez Auguste Dulis ?

F R O N T I N .

Si vous en doutez , voilà mes papiers , mon extrait de baptême.

B E R N A R D .

Je suis ravi que vous soyez Auguste Dulis.

F R O N T I N .

Paix ! paix ! ne prononcez pas ce nom si haut : j'ai des raisons puissantes pour ne pas ébruiter mon arrivée.

B E R N A R D .

Ah ! ah !

F R O N T I N .

Il est mille circonstances dans la vie... des intérêts particuliers...

B E R N A R D .

Des créanciers , par exemple , qui pourraient se présenter à l'improviste.

F R O N T I N .

C'est cela.

B E R N A R D .

Qui pourraient avoir des par corps.

F R O N T I N .

Cela ne serait pas gai. J'ai les créanciers en horreur , et j'aimerais mieux jeter mon argent par les fenêtres , que d'en payer un seul. Ce sont , pour la plupart , des usuriers , des drôles , à qui l'on rendrait justice , en les faisant périr sous le bâton ; et j'y suis disposé.

B E R N A R D , *à part.*

Oh ! le scélérat !

F R O N T I N .

Gardez moi le secret.

B E R N A R D .

Vous ne serez Auguste Dulis que pour moi.

FRONTIN.

Vous savez qu'il nous est mort un oncle ? la succession est en dépôt ici, chez un riche banquier. C'est considérable, n'est-ce pas ?

BERNARD.

Trois cents vingt-cinq mille francs.

FRONTIN.

Vous êtes au fait. Nous sommes trois partageans : c'est pour chacun cent huit mille trois cents trente-trois francs et quelques centimes.

BERNARD.

Vous n'aimez point Barème ; il me paraît pourtant que vous avez appris à calculer.

FRONTIN.

Un calcul comme celui-là est si simple ! Ecoutez : je suis pressé de jouir, trouvez-moi quelqu'un de ces honnêtes gens qui font leurs affaires en arrangeant celles des enfans de famille ; il y a deux cents pour cent à gagner avec moi. L'argent comptant me fera faire des sacrifices ; je suis bon drable, moi, je suis accommodant. Arrangez cela : j'abandonne tous mes droits, tous les papiers de la succession, et je vous promets que vous y trouverez votre compte... (*à part.*) Et moi, je décampe.

BERNARD.

Je l'espère bien. Mais, entrez dans votre chambre, je vais sans délai m'occuper de ce qui vous concerne ; vos intérêts sont les miens, depuis que je connais vos bonnes intentions à mon égard.

FRONTIN.

Sans adieu, mon cher hôte, ne me négligez pas. (*il sort.*)

SCENE VII.

BERNARD.

Je te réponds que je te soignerai. Le cousin Foligny qui me disait qu'Auguste était mort ! le consin est d'accord avec lui pour me tromper !... De toute cette famille-là, il n'y a que Dulis l'aîné qui vaille quelque chose ; il ignore cette manœuvre, je l'en instruirai. Mais, Auguste et Foligny, quels

mauvais sujets ! Ah ! ah ! messieurs, vous ne voulez pas payer vos dettes, et vous voulez me faire mourir sous le bâton ! ah ! cela ne se passera pas ainsi. Il faut voir mon huissier.

SCÈNE VIII.

BERNARD, GRIMAUD.

GRIMAUD.

Je te cherchais, mon cher Bernard.

BERNARD.

Tu arrives à propos ; j'allais passer chez toi.

GRIMAUD.

Le perruquier vient de me dire qu'il sortait de coëffer, là, dans cette chambre, Foligny de Marseille.

BERNARD.

Le perruquier t'a dit la vérité.

GRIMAUD.

Excellente affaire ! il ne m'échappera pas cette fois. Tu me blâmais d'avoir acquis pour quarante-cinq louis cette lettre de change de huit mille francs, souscrite par le dit Foligny, et

BERNARD.

C'est une si méchante paye.

GRIMAUD.

Quant on tient ces petits messieurs en charte privée, ils deviennent raisonnables. Heureusement, je suis en règle.

BERNARD.

En agissant pour ton compte, tu agiras aussi pour le mien.

GRIMAUD.

Avec plaisir. Tu l'écroureras, quand je l'aurai logé.

BERNARD.

Ce n'est pas de lui qu'il s'agit.

GRIMAUD.

Et de qui donc ?

BERNARD.

Auguste Dulis est aussi chez moi, sans soupçonner qu'il est mon débiteur.

GRIMAUD.

Deux captures dans le même jour, dans le même lieu et à

la même heure ? quelle bonne aubaine ! Je vais chez moi prendre les pièces, chercher mes gens ; ils sont en partie de plaisir au broteaux ; ils boivent à la santé d'un quidam que nous avons mis à l'ombre, au lever du soleil.

B E R N A R D .

Si tes gens sont à boire...

G R I M A U D .

Ils quittent tout quand le devoir commande. En mon absence, veille sur nos messieurs ; imite-moi , Bernard , activité, prudence, et jamais de faiblesse.

B E R N A R D .

Tu es un habille homme dans ta profession ; tu as une tête de fer et un cœur de roc.

G R I M A U D .

Fruit de l'habitude , vertu de métier. Mais je perds mon tems, je deviens presqu'aussi bavard que toi. Je cours chercher mes gens.

S C E N E I X.

B E R N A R D , Mad. de V E R N E U I L .

Mad. de V E R N E U I L , *à la porte du fond.*

Je n'ai pas besoin de vous, mademoiselle , faites-vous servir à déjeuner. Quand Lafleur aura débarrassé mes effets , qu'il aille s'informer au bureau de la diligence pour savoir si ma caisse de mode est arrivée.

B E R N A R D , *à part.*

C'est madame de Verneuil , je l'attendais. Excellente pratique !

Mad. de V E R N E U I L .

Ah ! vous voilà , M. Bernard ; m'avez - vous réservé mon appartement ? est-il prêt ?

B E R N A R D .

Oui, madame. Les ouvriers y sont encore.

Mad. de V E R N E U I L .

Comment, les ouvriers ?

B E R N A R D .

C'est une petite attention de ma part ; j'espère que ma-

dame m'en saura gré. Madame veut-elle s'asseoir , en attendant !

Mad. de VERNEUIL.

J'ai été dix heures de suite assise dans ma voiture, je veux rester debout, cela me repose.

B E R N A R D.

Comme il vous plaira. Si vous descendiez un moment au jardin ? je serais bien aise que vous n'entrassiez dans votre appartement que lorsqu'il sera tout-à-fait disposé ; dans une demi-heure tout sera achevé. Vous jouirez de la surprise du premier coup-d'œil.

Mad. de VERNEUIL.

Vous avez donc fait des changemens considérables ?

B E R N A R D.

Immenses , madame, immenses ! tous ceux que vous aviez semblé désirer au dernier voyage que vous fîtes à votre terre du St. - Esprit. Madame s'y rend dans ce moment , sans doute ?

Mad. de VERNEUIL.

Peut-être.

B E R N A R D.

Madame passera quelque tems à Lyon.

Mad. de VERNEUIL.

Cela dépend des circonstances.

B E R N A R D.

Je vous conseille d'y séjourner. Vous ne reconnaîtrez pas la ville ; depuis votre dernier voyage, on y a fait des embellissemens de tous les côtés ; le gouvernement s'intéresse à nous , il nous protège , il fait beaucoup pour nous. Vous aimez le spectacle , nous en avons deux ; les comédiens sont passables ; ils jouent souvent des pièces nouvelles, qui ne valent pas les anciennes, dit on ; mais, c'est égal, on se bat ces jours-là à la porte. Il nous arrive sous huit jours un chanteur du Conservatoire, un danseur de l'Opéra, un tragédien et les chevaux de Franconi. Vous ne pouvez point partir, sans avoir admiré ces artistes fameux.

Mad. de VERNEUIL.

Je les ai tant vus à Paris.

B E R N A R D.

Ah ! madame , les voir à Paris , ou à Lyon , cela est bien différent ; dans la capitale , ces messieurs se négligent , ils se soignent ici ; là-bas , ils ont des maux de nerfs , des indigestions , des maisons de campagne , on ne les voit que de loin en loin ; ici , ils jouent un mois de suite , sans se reposer , et toujours de plus fort en plus fort. Vive l'air de Lyon et surtout l'argent des Lyonnais , pour remettre la santé d'un acteur de Paris.

Mad. de V E R N E U I L.

Dites-moi , mon cher Bernard , auriez-vous entendu parler ici d'un M. Dulis d'Avignon !

B E R N A R D.

Si j'en ai entendu parler ? il y a plus de trente ans que je connais cette famille ; la maison de mon père était vis-à-vis de la leur. Le grand père n'était pas riche , quoique bon gentilhomme.

Mad. de V E R N E U I L.

Ce n'est pas là ce que je vous demande.

B E R N A R D.

Le père...

Mad. de V E R N E U I L.

Je suis très-heureuse que vous n'ayez pas commencé par l'histoire du trisaïeul.

B E R N A R D.

Je la sais aussi.

Mad. de V E R N E U I L.

C'est bon , c'est bon. Je prendrai des informations de personnes qui auront le talent d'être un peu plus laconique que vous.

B E R N A R D.

Je ne suis pas sorcier , madame , j'ignore quel est celui , d'entre tous les Dulis , qui vous intéresse ; la famille est si nombreuse ?... Si vous ne m'eussiez pas interrompu , je vous aurais parlé de tous , les uns après les autres , et vous eussiez reconnu celui que vous cherchez. (*Voyant venir Dulis athé.*) Puisque mes récits n'ont pas l'honneur de vous être agréables , voilà un des messieurs Dulis , qui pourra vous apprendre ce que vous desirez savoir.

S C E N E X.

LES PRÉCÉDENS, D U L I S.

Mad. de V E R N E U I L , à part.

Ce n'est pas lui.

B E R N A R D.

Je vous présente madame de Verneuil qui arrive de Paris, et qui, selon toutes les apparences, sera charmée de faire connaissance avec vous.

Mad. de V E R N E U I L.

Vous êtes singulier, M. Bernard, ai-je dit un mot de cela? quelle opinion allez-vous donner de moi à monsieur qui ne me connaît pas, et que je n'ai pas l'avantage de connaître.

B E R N A R D.

Vous avez parlé des messieurs Dulis.

Mad. de V E R N E U I L.

Encore!

D U L I S , en noir, un crêpe à son chapeau.

Daignez excuser M. Bernard, c'est un fort honnête homme; comme il parle beaucoup, il commet quelquefois des indiscretions, mais ce n'est jamais avec l'intention d'offenser ou de nuire.

Mad. de V E R N E U I L.

Je lui permets de répéter tout ce qu'il a dit.

B E R N A R D.

Je ne sais rien de ce que madame peut souhaiter de vous.

D U L I S.

Je serais trop heureux si le hasard voulait que je pusse être utile ici à une personne aussi intéressante et qui ne m'est pas inconnue, comme elle se l'imagine.

Mad. de V E R N E U I L.

Comment, monsieur, vous me connaissez?

D U L I S.

Pour une dame très-aimable, qui joint les grâces à l'esprit, et qui m'affligerait beaucoup si, logeant momentanément l'un et l'autre dans la même maison, elle me privait du plaisir de lui présenter mes civilités; et je m'estimerais heureux si elle me fournissait l'occasion de faire quelque chose qui put lui être agréable.

Mad. de V E R N E U I L.

Votre ton poli, vos manières affectueuses inspirent la confiance, et...

D U L I S.

Achevez, madame.

Mad. de V E R N E U I L.

Avant que j'aie plus loin, daignez me dire de qui vous viennent les renseignemens trop flatteurs que l'on vous a donnés sur mon compte, cela me mettra plus à mon aise, pour les confidences que je puis avoir à vous faire.

D U L I S.

Hélas ! madame, vous dire ce que vous demandez, vous nommer la personne de qui je tiens ces renseignemens, c'est s'ouvrir une plaie qui saignera long-tems.

Mad. de V E R N E U I L.

Vous m'effrayez, monsieur.

D U L I S.

J'eus un frère, un étourdi, si l'on veut ; mais qui avait le meilleur cœur et l'âme la plus belle !

Mad. de V E R N E U I L.

Hé bien ! ce frère ?...

D U L I S.

Ce pauvre Auguste !

Mad. de V E R N E U I L.

Vous m'allarmez de plus en plus. (*Elle se détourne pour essuyer une larme.*)

B E R N A R D , à part.

Serait-il du complot ?

D U L I S , à part.

Elle le regrette. Poursuivons. (*haut.*) Il venait ici pour arranger des affaires de famille, il y serait resté fort peu de tems ; des engagemens sacrés l'eussent rappelé à Paris, vous n'en doutez point, madame. En passant à Fontainebleau, un officier ose tenir des propos à table contre celle qu'il aime ; Auguste cède à son indignation, il provoque le téméraire ; mais la fortune, qui ne seconde pas toujours le courage et la cause la plus juste, a rendu mon malheureux frère victime de son beau dévouement.

L'Homme en Deuil.

D

Mad. de VERNÉUIL.

Infortunée ! et c'est pour moi ! oh ! grands dieux ! (*d part.*)
Cachons mon trouble.

BERNARD, *d part.*

Et n'oser parler !

DULIS, *d part.*

Mon frère est fou quand il dit que cette femme n'a pas de sensibilité. (*haut.*) Madame, vous n'étiez pas instruite de cet événement ? un des amis d'Auguste devait vous écrire...

Mad. de VERNÉUIL.

Je n'ai reçu aucune lettre. J'avais quitté Paris aussitôt que M. Auguste ; j'avais été à la campagne chez une de mes amies ; mon inquiétude m'avait fait entreprendre le voyage de Lyon. Je ne vous cache plus ma douleur, monsieur, j'estimais votre frère ; j'ai peut-être eu quelques torts envers lui.

DULIS.

Quelques vivacités ?

Mad. de VERNÉUIL.

Peut-on toujours régler un premier mouvement ? le cœur est-il complice des torts du caractère !

(*Pendant cette scène, Bernard s'est assis et se tient la main sur la bouche.*)

DULIS.

Auguste avait aussi des reproches du même genre à se faire.

Mad. de VERNÉUIL.

S'il en eût, je les ignore à présent. Ah ! pourquoi le passé est-il irrévocable ? je mettais ma gloire à ne jamais céder à vanité fatale ! il est parti en me haïssant, peut-être, lorsque je l'adorais ! mais pourquoi vouloir s'éloigner de moi ? Il semblait que ma tendresse inquiète pressentait les dangers de ce fatal voyage.

DULIS, *d part.*

C'est à Auguste à venir la consoler. (*haut.*) Souffrez, madame, que je m'éloigne pour quelques instans ; le tableau de votre douleur ajouterait à la mienne. (*d part*) Ma foi ! c'est la vérité. Allons trouver Auguste, et qu'il se hâte de réparer ses torts. (*Il va dans la chambre du fond à gauche.*)

SCENE XI.

BERNARD, Mad. de VERNEUIL.

(Bernard se lève, madame de Verneuil s'assied.)

BERNARD.

Cela est affreux ! cela est épouvantable ? le silence me suffoque : il faut que je parle , madame ?

Mad. de VERNEUIL.

Laissez moi.

BERNARD.

Vous m'écoutez, madame, vous m'écoutez. Je serai bref cette fois, je n'ai que deux mots à vous dire ; on vous trompe, Auguste n'est point mort.

Mad. de VERNEUIL, se levant.

Serait-il possible !

BERNARD.

M. Dulis l'ainé, un homme que je croyais si honnête, se prêter à un pareil mensonge !

Mad. de VERNEUIL.

Ils ont voulu me tourmenter ; ah ! j'en aurai vengeance.

BERNARD.

La conduite des deux frères mérite une punition exemplaire ! J'aurais offert à l'ainé toute ma maison, je lui aurais même prêté de l'argent, ce qui ne m'arrive jamais, et cela, sans exiger d'autre garant que sa parole. Voilà qui est fini, je ne ferais pas crédit à mon père lui-même, quand il sortirait du tombeau pour me le demander ; tous les hommes sont faux, trompeurs, sans bonne foi, sans probité. Je deviendrai pour eux, pire qu'un diable : on ne m'en donnera plus à garder par de belles paroles.

Mad. de VERNEUIL.

Vous embrassez chaudement mes intérêts,

BERNARD.

Vous ne savez pas tout : il y a là une machination infernale.

Mad. de VERNEUIL.

C'est une plaisanterie cruelle ; mais, peut-être, elle est excusable.

B E R N A R D.

On ne plaisante pas, madame, on ne plaisante pas sur des objets de cette importance. Je ferai cesser la plaisanterie; ils ne me connaissent pas encore, ils ne savent pas de quoi je suis capable.

Mad. de V E R N E U I L.

Mais êtes-vous bien sûr qu'Auguste n'est point mort ?

B E R N A R D.

Comment ! si j'en suis sûr ? je l'ai vû , je lui ai parlé ici, dans ce salon, il n'y a point encore une demi-heure ; et, pour tout vous apprendre , il est dans cette chambre , à moins qu'il ne soit sorti par le second escalier. (*tôtant sa poche.*) Non, la porte en est fermée , et j'en ai la clef sur moi , c'est mon bon génie qui m'a fait avoir cette précaution.

Mad. de V E R N E U I L.

Oh ! je veux... Oui, allez lui dire qu'une dame désire lui parler, mais ne me nommez pas ; je veux le punir et m'amuser à ses dépens en faisant semblant de ne pas le reconnaître.

B E R N A R D.

Je cours exécuter vos ordres.

Mad. de V E R N E U I L.

Ne revenez point avec lui ; il est inutile que vous soyez témoin de l'explication que nous allons avoir ensemble.

B E R N A R D.

Soyez tranquille , madame , j'ai bien assez de mes propres affaires dans ce moment, sans m'embarrasser l'esprit de celles des autres ; la seule grâce que je vous demande, c'est de retenir ici M. Auguste le plus long-tems que vous pourrez. Laissez-moi faire, madame, je me charge de votre vengeance et de la mienne.

S C E N E X I I.

Mad. de V E R N E U I L.

Il ne s'attend point à me trouver ici : baissions mon voile pour qu'il ne me reconnaisse pas tout de suite. Cruel Auguste ! que tu m'as fait de mal ! tu doutais de mon cœur ? ah ! je t'en punirai ! Je suis femme , je veux qu'il s'humilie,

et qu'il mérite son pardon du chagrin qu'il m'a fait éprouver. On ouvre la porte : c'est lui , sans doute , voyons le venir et jouons la comédie.

SCENE XIII.

FRONTIN, Mad. DE VERNEUIL.

FRONTIN, *d part.*

Comment ! à peine arrivé , une bonne fortune ! Mais , à cette tournure , à la couleur du schal , je crois reconnaître cette charmante voyageuse qui m'a lorgné à l'auberge de Moulins. Elle en tient , la chère dame ; elle doit être riche , ne faisons pas le petit cruel. (*haut.*) Charmante personne ! quoique d'après certains coups-d'œils significatifs de votre part , je dusse m'attendre à la démarche que vous faites , je vous déclare que je n'en suis pas moins touché ; je n'abuserai point de mes avantages , et vous trouverez en moi un cavalier galant , toujours prêt à excuser les faiblesses du beau sexe et à les partager.

Mad. de VERNEUIL, *relevant son voile.*

Quelle voix et quel langage !

FRONTIN.

Je vous remercie d'avoir relevé ce voile importun qui me dérobaient tant de charmes ; sur mon honneur , vous êtes bonne à voir , et ce serait un meurtre de vous cacher. (*d part.*) Je m'admire ! j'ai de l'esprit comme un ange. Elle en perd la tête.

Mad. de VERNEUIL, *d part.*

Mais c'est cet original qui a servi de risée , à Moulins , à toutes les personnes qui se trouvaient dans l'auberge.

FRONTIN.

Que dites-vous donc là , ma toute aimable ?

Mad. de VERNEUIL.

Que me voulez-vous , monsieur ?

FRONTIN.

Quel front sévère ? Ah ! je vois ce que c'est : madame veut sauver les apparences ! Ah ! mon dieu ! qu'à cela ne tienne ! je vais supposer que le hasard seul nous réunit ici ; j'oublie

que c'est par votre ordre que je suis auprès de vous, et je m'écrie, divine inconnue ! je tombe à vos genoux, et je jure de répondre à l'amour que vous avez pour moi.

Mad. de VERNEUIL.

Insolent !

FRONTIN.

Ma condescendance ne vous autorise point à me dire des injures.

Mad. de VERNEUIL.

Que me veut cet extravagant ?

FRONTIN.

C'est moi, à mon tour, qui vous demande ce que vous me voulez.

Mad. de VERNEUIL.

Rien, sinon que vous me fassiez la grâce de vous retirer.

FRONTIN.

Pour le coup, voilà le caprice le plus conditionné ! Comment, madame ! l'hôte, d'un air effaré, me prie de venir rendre la vie à une belle personne que mon indifférence désespère ; je suis humain, j'accours, et vous me traitez avec un ton... Il faut en changer si vous voulez que je vous aime.

Mad. de VERNEUIL.

C'en est trop, vous abusez de ma patience ; si j'appelle les gens de l'auberge...

FRONTIN.

A qui croyez-vous donc avoir affaire ? à quelque homme de rien ? ma famille est connue, sachez que je suis Auguste Dulis, Auguste Dulis d'Avignon ; entendez-vous, madame, ma famille en vaut bien une autre.

Mad. de VERNEUIL.

Vous, Auguste Dulis ?

FRONTIN.

Et qui donc, s'il vous plaît ?

Mad. de VERNEUIL.

Imposteur !

FRONTIN.

Vous êtes incrédule. Hé bien ! lisez ces papiers. (*il en tire plusieurs, il en donne un à madame de Verneuil.*) Non, non, rendez moi celui là, c'est mon contrat de mariage avec

une certaine madame de Verneuil, que j'abandonne, parce que c'est un démon, avec lequel j'aurais fait un fort mauvais ménage. J'allais lui payer vingt mille écus pour me débarrasser d'elle. Je venais mettre ma personne et ma fortune à vos pieds; mais la manière indécente avec laquelle vous en agissez avec moi, m'ouvre les yeux sur votre compte, et, tout considéré, je garde mon argent et je retourne à la petite Verneuil qui va mourir de joie, quand elle va apprendre que je veux bien renouer avec elle.

Mad. de VERNEUIL.

C'est moi qui suis madame de Verneuil.

FRONTIN.

Vous! (*à part.*) Ah! mon dieu, où me suis-je fourré!

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, AUGUSTE, DULIS, *dans le fond.*

AUGUSTE, *à part à Dulis.*

Que vois-je! c'est mon coquin de valet: écoutons.

Mad. de VERNEUIL.

C'est vous qui avez provoqué le malheureux Auguste? ses papiers qui sont entre vos mains déposent contre vous; vous n'échapperez point à ma juste vengeance.

FRONTIN.

Doucement, madame, doucement! je vois bien qu'il faut vous dire la vérité; je ne suis point Auguste Dulis, mais je suis son frère Victor, qui a recueilli le dernier soupir d'Auguste à Fontainebleau, et auquel, en mourant, il a remis tous ses papiers. Une affaire d'honneur me force à cacher mon nom, voilà mon extrait de baptême en bonne forme. Plus de doute sur mon état, ne soyez pas si prompte une autrefois à tirer des conséquences, et sachez que de mes jours, je n'ai tué ame qui vive.

DULIS.

Oh! le maraud!

Mad. de VERNEUIL.

Chaque mot qu'il dit le montre plus coupable.

AUGUSTE, *à Dulis.*

Amusons nous, et ne me déments pas.

FRONTIN.

Il serait plaisant que vous prétendissiez aussi me contester le nom de Victor.

AUGUSTE.

(*Il a un crêpe au bras, il affecte l'accent provençal. Il court à Frontin les bras ouverts.*)

Ah ! je te retrouve donc enfin ?

FRONTIN, *à part.*

C'est fait de moi,

AUGUSTE.

Embrasse moi, mon cher Victor. (*se retournant vers Dulis pour être vu de madame de Verneuil.*) C'est donc lui que nous revoyons ?

Mad. de VERNEUIL.

Quelle ressemblance !

AUGUSTE, *à Frontin.*

Est-ce que tu ne te souviens pas du cousin Foligny ? nous étions fort jeunes quand le sort nous a séparés.

FRONTIN.

Pardonnez moi : le saisissement, la joie... (*à part.*) Que diable veut dire cela ?

AUGUSTE.

Sans l'héritage de l'oncle, nous n'aurions pas eu l'avantage de te posséder à Lyon.

FRONTIN.

C'est vrai, c'est pour cela que je viens ; mais je craignais des chicanes.

AUGUSTE.

Qui pourrait t'en faire. Tes droits sont incontestables, et ton frère Dulis, que tu n'a pas embrassé depuis ton enfance, ton frère que tu vois ici...

FRONTIN.

Ah ! mon frère !

AUGUSTE.

Il est trop galant homme, trop désintéressé, pour avoir la moindre contestation avec toi ; n'est-il pas vrai, Dulis ?

Mad. de VERNEUIL, *à part.*

Je ne sais que penser ?

DULIS.

Non, nous ne plaiderons point ensemble pour l'héritage.

FRONTIN.

Je vous remercie, mon frère, de vos dispositions pacifiques. (*d part.*) Comme il y a des figures qui se ressemblent?

AUGUSTE.

Convient que tu es bien heureux, et que ce qui me désespère fait peut-être ta joie. Ce malheureux Auguste, qui va se faire tuer tout exprès, pour augmenter ta portion dans l'héritage.

FRONTIN.

J'avoue que cela est honnête de sa part.

DULIS.

Mon cher Foligny, cesse de prononcer le nom d'Auguste.

AUGUSTE.

Je ne puis l'oublier, comme vous; je n'en hérite pas. Il m'était cher, et j'en parlerai tout le tems de ma vie.

DULIS.

Mais tu ignores que tu en parles devant madame de Verneuil.

AUGUSTE.

Quoi! madame, vous seriez cette charmante personne, dont mon pauvre cousin m'a fait si souvent l'éloge dans ses lettres? Votre présence ne dément pas ce qu'il m'écrivait: je vois qu'il n'était pas un peintre flatteur; et je sens, puisque vous aviez la bonté d'agréer son hommage, qu'il devait être fier de la préférence.

Mad. de VERNEUIL.

Mais, monsieur, plus je vous regarde et plus mon étonnement...

AUGUSTE.

La ressemblance produit son effet.

FRONTIN.

Cela m'a effrayé; dans le premier moment j'ai cru voir un fantôme. L'accent m'a rassuré.

AUGUSTE.

Cette ressemblance serait bien plus frappante encore, si vous me voyez en habit de ville, avec de la poudre, et surtout s'il m'était possible de me défaire de mon accent méridional: c'est la seule chose, comme l'a dit Victor, qui nous a fait souvent distinguer l'un de l'autre.

L'Homme en deuil.

E

D U L I S .

Auguste était moins grand.

A U G U S T E .

D'un demi pouce au plus , et puis l'habit militaire est avantageux à la taille ; c'est sous le costume qu'il portait que j'aimerais à me présenter à vos yeux , si les mêmes traits et la même façon de voir pouvaient vous faire illusion.

Mad. de V E R N E U I L .

Elle est telle qu'il me semble impossible que ce ne soit pas lui.

A U G U S T E .

Un moment , madame , je veux bien ressembler au pauvre défunt par la taille et par la figure ; mais je ne voudrais point que la nature m'eut donné un caractère pareil au sien.

Mad. de V E R N E U I L .

Il était humain , bienfaisant.

A U G U S T E .

Mais convenez qu'il était d'une pétulance , d'une vivacité...

Mad. de V E R N E U I L .

Qui prouvait la bonté de son cœur.

A U G U S T E .

Un bon cœur ! c'est l'excuse banale de tous les emportés. Il ne vous aimait pas.

Mad. de V E R N E U I L .

Il ne m'aimait pas ?

A U G U S T E .

Non , madame , il ne vous aimait pas. Si j'eusse été à sa place , aurais-je différé l'instant de mon bonheur pour courir après une misérable succession.

Mad. de V E R N E U I L .

Mais , monsieur , si tous les torts étaient de mon côté , si je l'avais poussé à bout par des caprices , des bisarreries qui ne prenaient point leur source dans le cœur , mais dans la malheureuse habitude de ne pouvoir jamais souffrir la moindre contradiction ? ah ! j'ai été bien coupable !

A U G U S T E .

Je suis fâché de la violence de vos regrets ; cela me force à renoncer à des idées qui auraient pu se réaliser dans la suite.

Mad. de VERNEUIL.

Non , monsieur , je n'aimerai jamais un autre homme qu'Auguste.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, GRIMAUD, BERNARD,
Quatres Hommes.

BERNARD.

Fais ton devoir, Grimaud, et point de faiblesse. (*montrant Frontin.*) Commence par celui-ci.

GRIMAUD, à *Frontin.*

Monsieur, je vous arrête.

FRONTIN.

Grace ! grace ! messieurs.

AUGUSTE, à *part.*

Je serais fâché que ce malheureux !...

FRONTIN.

Par pitié.

GRIMAUD.

Mauvaise raison ; payez dix mille francs , les frais , et vous êtes libre. *Sine qua non.*

DULIS.

Un moment. Comme je me doutais de ce qui allait arriver, j'étais sorti pour me procurer des fonds : je paye pour mon frère. Voilà un effet sur M. Dubourg.

GRIMAUD.

Excellent papier !

AUGUSTE.

Dulis , je te reconnais-là.

FRONTIN.

Ah ! mon frère ! quel beau trait ! que je vous embrasse !

DULIS.

Laisse-donc , je n'ai que faire de tes remercimens ni de tes embrassades.

FRONTIN.

Il fait une belle action , et il la gâte tout de suite en rebu-
tant son frère , en dédaignant le tribut de sa reconnaissance.

GRIMAUD.

A votre tour, M. Foligny.

AUGUSTE.

Que me veut ce maraud ?

GRIMAUD.

Point d'injures, monsieur ; payez incontinent huit mille neuf cents trente-quatre livres, où suivez-nous, s'il vous plaît, en prison.

AUGUSTE.

Comment ! morbleu !

DULIS.

Tu les dois, mon cher Foligny ; je suis désespéré de ne pouvoir venir en ce moment à ton secours. (*à part.*) Amusons nous un moment de son embarras.

AUGUSTE.

Si je dois, je paierai lorsque j'aurai des fonds.

GRIMAUD.

On est las d'attendre : payez ou marchez.

Mad. de VERNEUIL.

Je me rends la caution de monsieur.

BERNARD.

Grimaud, madame est bonne, accepte : je vais payer pour elle.

SCENE XVI ET DERNIERE.

FRONTIN, AUGUSTE, Mad. de VERNEUIL,
DULIS.

FRONTIN.

Que le diable vous emporte, maudits usuriers ! je veux mourir si j'avais jamais entendu parler de cette dette-là.

AUGUSTE, *sans accent.*

Quoi ! madame, tant de bontés pour un inconnu !... Belle Verneuil ! vous voyez l'homme le plus repentant et le plus amoureux.

FRONTIN.

Il n'a plus d'accent !

Mad. de VERNEUIL,

Que signifie cela ? qui êtes-vous ?

AUGUSTE.

Auguste.

FRONTIN.

C'est lui ! me voilà ruiné.

AUGUSTE, à genoux.

Madame...

FRONTIN, aux genoux d'Auguste.

Monsieur, monsieur, grâce !

AUGUSTE, le repoussant.

Eh ! laisse moi. (*il se relève.*)

Mad. de VERNEUIL, vivement.

Traître ! vous mériteriez que, pour me venger du mal que vous m'avez fait, je vous tourmentasse à mon tour.

AUGUSTE.

Belle Verneuil ! pouvez-vous m'en vouloir d'une ruse qui a mis dans le jour le plus beau toute la bonté de votre âme.

Mad. de VERNEUIL.

La réplique est adroite. Oublions le passé : je reviens avec plaisir à la gaieté qui m'est naturelle, et je conviens, sans détour, que j'aime mieux vous pardonner vivant que d'avoir à pleurer votre perte.

FRONTIN.

Monsieur, je tombe à vos genoux. (*Jetant dans son chapeau bourse et papier.*) Voilà tous vos papiers, le reste de votre argent que j'ai converti en or, et dont j'ai été économe. Voyez mes regrets, mes larmes : sur mon honneur, je ne fus jamais un fripon ; l'occasion se présentait, le diable m'a tenté ; mais, cette occasion, c'est vous qui me l'avez offerte.

AUGUSTE.

Ce jour est un jour d'indulgence : je te pardonne et je te laisse ce que je t'ai donné.

FRONTIN, se levant.

Vivat ! il n'est point mort, et je conserve encore mon héritage.

FIN.